

Article

« L'agression : du biologique au politique »

André Mineau

Laval théologique et philosophique, vol. 48, n° 2, 1992, p. 215-224.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400689ar>

DOI: 10.7202/400689ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'agression : du biologique au politique

André MINEAU

RÉSUMÉ. — Dans cet article, nous tenterons de faire le point sur la question du comportement d'agression dans le monde animal. Nous montrerons en quoi le comportement d'agression de l'homme possède des traits émergents par rapport à celui des autres animaux, tout en soulignant le caractère unique des mécanismes de freinage auxquels il est en principe soumis. Nous mentionnerons à cet égard le rôle important de la morale et de la politique.

Le comportement d'agression est presque universellement répandu dans le règne animal, et s'il y a à cet égard quelques exceptions, il est aisé de constater que l'espèce humaine n'est pas du nombre. Mais ce qui distingue celle-ci par rapport aux autres espèces, c'est le fait que le comportement d'agression constitue pour elle un véritable *problème*, dont les données aussi bien que les éléments de solution se rattachent directement à l'humanité même de l'homme. D'une part, le problème pratique que pose à l'homme son comportement d'agression tient beaucoup plus à ses traits les plus spécifiquement humains et à leurs conséquences qu'à une complexion génétique charriée par l'évolution. D'autre part, la solution du problème apparaît dans l'exigence de la réalisation aussi achevée que possible de valeurs morales exprimant la dignité humaine individuelle et excédant considérablement la simple survie biologique de l'espèce qu'elles doivent naturellement inclure. Mais avant de passer à la description de certains des traits qui caractérisent l'agression humaine dans sa spécificité, il est nécessaire de jeter un regard sur la base animale à partir de laquelle ces traits ont émergé, pour voir où se situent à la fois les éléments de continuité et les points de rupture.

I. L'AGRESSION ANIMALE

La littérature sur le sujet est immense, et les définitions du comportement d'agression apparaîtront nombreuses et variées. Plusieurs d'entre elles (et celles des sociobiologistes notamment) s'avéreront toutefois insuffisantes, dans la mesure où elles mettent l'accent soit sur les motivations justifiant l'action agressive, soit sur le résultat

de l'action eu égard à la répartition des ressources, en négligeant le fait même du dommage causé à l'adversaire. Or c'est ce fait qui constitue le cœur de la question, dans la mesure où il représente l'effet direct d'une action spécifique, par lequel l'agresseur atteint ses buts, et duquel découleront les autres conséquences. Nous retiendrons ici la définition de D.A. Hamburg, qui a le mérite d'insister sur ce point, en la complétant d'éléments empruntés à Erich Fromm. Le comportement d'agression est donc

[un ensemble] d'actes par lesquels un animal inflige, essaie d'infliger ou menace d'infliger du dommage à un autre animal...¹,

[en] réponse à toute forme de menace pesant sur [sa] survie ou...sur [ses] intérêts vitaux.²

Ces actes sont posés la plupart du temps dans un contexte où ils auront pour effet d'assurer à l'agresseur une priorité d'accès ou un usage optimal par rapport à des ressources rares, l'agressé devant se contenter d'un usage sub-optimal des mêmes ressources. Ils s'inscrivent dans le cadre d'une stratégie utile globalement à la survie des individus, et ils revêtent différentes formes en fonction d'un rapport de bénéfices et de coûts sanctionné par la sélection naturelle. En tant qu'ils forment habituellement un sous-ensemble de la compétition en vue de l'obtention et de l'usage des ressources, ils dépendent de la rareté relative de celles-ci aussi bien que de la densité de la population des concurrents³.

En règle générale, tout comportement procède à la fois des gènes et de l'environnement. D'après David Barash (qu'on accuse parfois de réductionnisme génétique), le comportement reçoit son impulsion des gènes, et accomplit ensuite sa trajectoire dans un milieu donné, celle-ci étant comparable non pas à celle d'une balle de carabine, mais bien plutôt à celle d'un avion en papier qui rencontre le « vent fort » de l'environnement⁴. Si le milieu n'exerce en fait qu'une influence très limitée sur le comportement des membres des espèces inférieures, la modifiabilité va sans cesse s'accroissant à mesure que l'on progresse dans la complexité du vivant, pour devenir considérable au niveau de l'espèce humaine. Le comportement d'agression ne fait pas exception à cette règle, ce qui implique qu'il est dans une mesure variable contrôlé par les gènes. Il est trop universel pour qu'on puisse sous-estimer l'apport des gènes dans sa genèse, d'autant plus qu'il est relativement bien marqué dans de nombreuses espèces au sein desquelles l'apprentissage joue un rôle extrêmement réduit. Cependant, il n'y a aucune corrélation nécessaire entre la quantité d'information héréditaire impliquée et les effets nocifs de l'agression. Et l'évolution a permis le développement de mécanismes ayant pour fonction d'atténuer pareils effets.

1. D.A. HAMBURG, «Psychobiological studies of aggressive behavior», *Nature* 230 (1971), pp. 19-23. Notre traduction.

2. Erich FROMM, *The Anatomy of Human Destructiveness*, Greenwich, Conn., Fawcett Publications, 1975, p. 119. Notre traduction.

3. Cf. David P. BARASH, *Sociobiology and Behavior*, 2^e éd., New York, Elsevier, 1982, pp. 339-347.

4. ID., *The Whisperings Within*, Harmondsworth, Penguin Books, 1981, p. 39.

II. LE FREINAGE DE L'AGRESSION ANIMALE

Au tournant du siècle, lorsque le darwinisme fut livré aux darwiniens en tous genres, certains ont jugé bon d'interpréter la survie du plus apte comme étant toujours et nécessairement la survie du plus fort. L'idée selon laquelle la nature serait un monde de violence sans bornes s'est alors répandue dans le public cultivé, à peu près en même temps que le Thanatos découvert par Freud dans le laboratoire de la Grande Guerre. En réaction à ces tendances, les éthologistes classiques ont fait figure de pionniers en avançant la thèse selon laquelle le comportement agressif des animaux serait soumis à des mécanismes de freinage qui en préviendraient les effets nocifs. Konrad Lorenz entre autres écrira qu'il n'y a pas d'«instinct de mort», que l'agression (conçue comme excluant les rapports de prédation) ne mène que rarement à la mort du congénère vaincu, et qu'il s'agit en fin de compte d'un instinct de combat, pas de meurtre⁵. La sélection naturelle, d'après Lorenz, a joué en faveur de la mise en place de mécanismes ayant pour effet de contrer le déchaînement de la violence, et impliquant la réorientation de l'acte agressif, la ritualisation des combats, les gestes d'apaisement, et la fuite. Bien sûr, c'est à juste titre qu'on a critiqué certains aspects de l'approche de Lorenz⁶, en particulier son modèle «hydraulique» incongru, de même que son usage du concept d'instinct tombé maintenant en désuétude en raison des ambiguïtés qui y étaient rattachées. Avec ce concept disparaît la notion afférente de mécanisme instinctuel inhibiteur du meurtre. Celle de ritualisation franchira toutefois avec succès l'épreuve de la critique.

Les sociobiologistes, quant à eux, s'opposeront à l'idée selon laquelle la mort du vaincu serait un sous-produit à la fois rare et accidentel de l'agression intraspécifique. D'une part, diront-ils, les faits tels qu'ils peuvent être établis par l'observation contredisent cette idée. D'autre part, dans la mesure où la sélection naturelle opère sur des organismes et non sur des espèces, on peut penser en bonne logique qu'il suffit qu'un seul «faucon» apparaisse dans une population de «colombes» pour que son comportement se répande, via son taux différentiel de succès reproductif.

Cette dialectique du «faucon» et de la «colombe», jointe à la notion de «stratégie évolutivement stable» empruntée par Dawkins à Maynard Smith⁷, permet d'envisager la problématique des freins de l'agression sous un jour nouveau. En effet, on peut se rendre compte que si la stratégie généralisée de la «colombe» n'est pas évolutivement stable, celle du «faucon» ne l'est pas non plus puisque la «guerre de tous contre tous» finit par être meurtrière pour tous. La stratégie évolutivement stable, que Dawkins désigne comme étant celle du «retaliator» jointe à celle du «prober-retaliator»⁸, comporte en fin de compte un dispositif de freinage, dans la mesure où le comportement du «faucon», parfois utile, est tempéré par celui de la «colombe», qui a de toute

5. Cf. Konrad LORENZ, *L'agression*, trad. de l'allemand par Vilma Fritsch, Paris, Flammarion, 1969, pp. 6, 58, 258-259.

6. Les critiques les plus virulentes sont venues d'un groupe d'anthropologues américains, sous la direction d'Ashley MONTAGU, dans *Man and Aggression*, 2^e éd., Oxford, Oxford University Press, 1973. De Montagu, voir également *The Nature of Human Aggression*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

7. Cf. Richard DAWKINS, *The Selfish Gene*, Londres, Granada Publishing, 1978, pp. 71-94.

8. *Ibid.*, p. 80.

évidence une valeur salubre. Dans cette perspective, l'agression apparaît comme une stratégie qui peut être évaluée en termes de coûts et de bénéfices, les risques encourus constituant des facteurs de nature à limiter l'incidence et l'ampleur de la violence.

À cela il faut ajouter les comportements sociaux en tous genres (soins parentaux, attachement à un partenaire, épouillage chez les primates en général, coopération dans la chasse chez les chimpanzés, etc.), qui exercent une influence limitative sur l'agression. Les sociobiologistes ont tendance à les voir comme étant strictement dépendants de la proximité génétique entre les organismes. S'il semble raisonnable d'admettre la parenté génétique comme base, il y a plus cependant (et par rapport à l'espèce humaine, cette vue serait nettement déficiente). La familiarisation des organismes les uns avec les autres, liée à la reconnaissance individuelle, joue également un rôle dans l'établissement de bons rapports. Il ne faut pas oublier que les animaux dont le système nerveux central est doté d'un paléocortex sont capables jusqu'à un certain point de sentiments, et que ceux-ci peuvent être relativement autonomes par rapport aux gènes.

Ce tour d'horizon est bien entendu rapide. Ce dont il s'agissait ici, c'était d'identifier les mécanismes contribuant au freinage de l'agression, dans le monde animal en général. Nous pouvons en retenir cinq, qu'il est possible de dissocier pour l'analyse même s'ils se recoupent dans la réalité. Ce sont: le rapport des bénéfices escomptés sur les risques encourus (la sélection naturelle éliminant ceux qui ont trop facilement recours à la violence), la ritualisation, les comportements sociaux, la reconnaissance individuelle, et la parenté génétique, qui interviennent à des degrés divers, selon les espèces.

III. L'AGRESSION HUMAINE

Pourquoi tout d'abord parler d'«agression humaine» et non pas simplement de «violence»? Nous justifierons notre usage ici en nous référant au fait que le terme d'agression est bien établi en éthologie, et qu'il offre l'avantage de faire ressortir le caractère le plus général du *comportement* qui produit ou qui fait apparaître la violence. Quant à celle-ci, il nous semble qu'elle se présente plutôt comme le résultat ou l'effet du comportement (d'agression) qui s'actualise en se déroulant. Cette façon de voir nous paraît congruente avec la définition d'Yves Michaud qui écrit:

Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, massée ou distribuée, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles.⁹

Naturellement, dans la mesure où l'effet est inséparable du comportement qui le produit, le terme «violence» entre dans la définition même de l'agression, mais en insistant précisément sur l'effet par opposition aux motivations, aux processus neurophysiologiques sous-jacents, aux moyens, au contexte, etc.

9. Yves MICHAUD, *Violence et politique*, Paris, Gallimard, 1978, p. 20.

Tout comme l'agression animale dont elle émerge par ailleurs, l'agression humaine repose sur des bases biologiques. Ce fait tend à déplaire à certains philosophes, qui craignent plus ou moins explicitement qu'un comportement enraciné dans les gènes soit par définition incontrôlable, et menace le postulat de la liberté humaine. Il y a lieu toutefois de se rassurer à cet égard: il n'y a pas chez l'homme de pulsion agressive aveugle qui serait entièrement dominée par les gènes, et qui pousserait celui-ci inexorablement à désirer commettre des actes violents. La part de l'acquis dans la genèse et dans l'actualisation du comportement d'agression est en réalité prédominante, et ironiquement, c'est précisément ce qui en rend le contrôle malaisé. Car si l'agression humaine obéissait à une séquence «instinctuelle» rigide et déterminée a priori (ce qui n'est manifestement pas le cas), impliquant un rapport de causalité quasi automatique entre un mécanisme de déclenchement et un stimulus déclencheur, il serait alors relativement facile d'identifier et de supprimer ce dernier. C'est en fait la part considérable de l'acquis qui est à l'origine des difficultés que nous éprouvons à contrôler le phénomène, étant donné qu'elle reflète le caractère aléatoire et immensément varié des expériences subjectives des individus et des peuples.

Ainsi, lorsque nous affirmons que le comportement humain d'agression comporte une base ou une origine génétique, nous disons précisément et uniquement ceci: le code génétique, au cours de l'ontogénèse, guide¹⁰ la mise en place d'un sous-système du système nerveux central, dont le fonctionnement rend un être humain enclin à infliger du dommage à un autre être humain perçu comme faisant peser une menace sur les intérêts vitaux du premier. Rien de moins, rien de plus. Ce qui confère maintenant à l'agression humaine son caractère spécifique, unique, irréductible, tient essentiellement à deux données fondamentales inhérentes à l'humanité même de l'homme: la complexité psychique de la personnalité et la complexité symbolique de la culture. D'une part, la menace en tant que résultat d'une perception éminemment subjective (fondée ou non dans la réalité objective) se colore des nuances liées aux idiosyncrasies psychiques, de telle sorte qu'elle recouvre un champ d'objets et de réalités d'une extrême variété. D'autre part, l'agression humaine s'insère dans un univers de symboles et d'abstractions qui en déterminent toutes les manifestations, dont le fait qu'elle se déroule éventuellement dans le contexte de la subordination hiérarchique, qui crée un clivage entre la perception de la menace (par certains individus) et la commission subséquente d'actes violents (par d'autres). Mais si la complexité psychique et culturelle de l'homme est à l'origine des formes spécifiques que revêt l'agression humaine, elle rend possible en même temps l'évolution de mécanismes compensatoires spécifiques, à savoir l'éducation morale et la régulation politique. D'une part en effet, le comportement humain d'agression peut et doit être l'objet d'une prise en charge consciente dans le cadre de la responsabilité morale. Et d'autre part, le régulateur politique a pour fonction de s'assurer, dans l'intérêt du bien commun, qu'une prise en charge minimale aura effectivement lieu.

10. Ce terme est d'autant plus approprié que le génome constitue une machine de type markovien. Vesper le caractérise ainsi: «...a kind of optimum encoding of the constructive limits within which an organism can exist...the actual growth...takes place within these limits at random» (Volker D. VESPER, «On the Internal Structure of Open Systems: A Model of Shells», *General Systems Yearbook of the Society of General Systems Research* XIX (1974), p. 209).

Considéré dans sa globalité, le comportement humain d'agression reflète le caractère émergent de l'espèce humaine dans la nature, et il ne saurait par conséquent être réduit à l'agression animale même s'il comporte une base génétique. Et face à cette complexité caractéristique de l'espèce humaine, le concept d'agression développé en particulier par les sociobiologistes s'avère nettement insuffisant, non pas tant parce qu'il mettrait trop l'accent sur les gènes que parce qu'il a été élaboré en fonction de contextes relativement simples. Voir dans l'agression une forme de la compétition en vue de l'obtention des ressources ne permet d'expliquer qu'un nombre restreint de situations humaines conflictuelles, et encore là, d'une manière très limitée. Le cadre est tout simplement trop étroit pour rendre compte des traits particuliers du phénomène dans l'espèce humaine.

IV. LES TRAITS PARTICULIERS DE L'AGRESSION HUMAINE

Le comportement humain d'agression est souvent (mais non pas exclusivement) de nature passionnelle abstraite, et sous cette forme qui n'a pas d'équivalent dans le monde animal, il est à l'origine d'une part significative de la violence affligant l'humanité. Erich Fromm entre autres a bien vu le caractère à la fois spécifiquement humain et problématique de cette forme de comportement, dans le cadre de la distinction qu'il a opérée entre l'agression «bénigne» et l'agression «maligne»¹¹. La première est celle que l'homme partage avec les autres animaux; d'origine phylogénétique, elle est utile à la survie de l'espèce, et purement réactive, elle cesse avec la disparition de la menace immédiate pesant sur les intérêts vitaux de l'individu. La seconde par contre est propre à l'homme; elle n'est pas génétiquement programmée, et de nature essentiellement offensive, elle est l'aboutissement direct de passions telles que la cruauté, la soif de détruire, le sadomasochisme, la nécrophilie, etc. C'est en elle que réside essentiellement le problème de l'agression humaine.

Si cette conception a le mérite de mettre en relief le caractère spécifiquement humain, virulent et potentiellement destructeur des passions, elle repose cependant sur une dichotomie exprimée dans des termes discutables. Les passions «malignes» constituent en fait des réactions à ce qui est perçu comme étant une menace, et elles mobilisent le potentiel agressif génétiquement programmé de l'homme, qu'elles dévoient en le canalisant vers les productions particulièrement tortueuses du psychisme, dans lesquelles l'individu se représente des intérêts qui lui apparaîtront subjectivement vitaux. C'est le processus même de fabrication et de gestion de la menace, au sein de la complexité du psychisme humain, qui donne à l'agression passionnelle son caractère spécifique.

Les passions expriment le rapport jugé vital, et par conséquent fortement investi d'affects, qui lie le moi à une réalité extérieure apparaissant soit comme le lieu de réalisation d'un projet existentiel donné, soit comme un obstacle incompatible avec ce même projet. Générées dans la complexité psychique de l'être humain, les passions peuvent être tout aussi bien créatives que destructives (même si nous nous limitons

11. FROMM, *op. cit.*, pp. 24-26, 212.

ici à ce dernier aspect), et elles peuvent bien entendu porter sur des personnes. Mais il y a plus. L'homme, écrit Ludwig von Bertalanffy, est par excellence l'animal créateur de symboles¹². L'univers culturel qui l'humanise est fait tout entier de symboles et d'abstractions, et le devenir humain de l'individu réside dans une démarche d'auto-définition dans ces symboles et dans ces abstractions, qui imprégneront celui-ci dans tout son être, incluant ses passions. Celles-ci apparaîtront donc (dans leur forme «maligne» en l'occurrence) comme le résultat authentiquement humain de la conjonction entre la complexité psychique de l'individu et la richesse symbolique de la culture, de sorte que l'agression qu'elles nourriront sera de type passionnel abstrait. Non seulement les situations et les motifs de son déclenchement seront-ils abstraits, mais aussi et surtout peut-être les enjeux. Ceux-ci porteront en effet sur des symboles qui, agencés selon un certain ordre, seront subjectivement perçus comme étant la Vérité ou le Bien, et dans la mesure où le sentiment personnel de sécurité dépend d'une telle perception s'assimilant ainsi à des intérêts jugés vitaux, tout agencement différent aura tendance à être vu sous le jour de la menace, de même que ceux qui auront l'audace de s'en faire les apologistes. Les agencements symboliques humains se heurtent dans un jeu de somme zéro, la défaite de l'un étant la condition sine qua non du triomphe de l'autre. Les luttes idéologiques de l'ère contemporaine fournissent à cet égard d'édifiants exemples.

Si les motifs et les enjeux de l'agression passionnelle sont souvent abstraits, la cible tend à l'être également. Elle consistera dans une institution (l'État, un parti politique, une association quelconque), ou dans une entité générale aux contours plus ou moins vagues (la bourgeoisie, la «réaction», la race blanche, jaune ou noire, la «juiverie internationale», etc.). Cette propension de la haine humaine vers les catégories abstraites est abondamment illustrée entre autres dans *Mein Kampf*. On y vilipende en effet le Juif, et l'usage répété par l'auteur de l'article défini au singulier suffit à vider l'objet attaqué de tout contenu réel, d'une manière qui donnerait sans doute raison aux nominalistes. Le Juif de *Mein Kampf* est un pur produit du travail des symboles, un être entièrement abstrait qui n'existe pas.

Ce caractère abstrait qui se rattache à la dynamique de l'agression humaine est particulièrement évident dans la guerre. Celle-ci représente le type idéal de l'agression motivée par des causes et pour des fins abstraites, à laquelle se livrent des entités abstraites, les États. Mais elle constitue en même temps le lieu privilégié de la manifestation d'un autre trait important de l'agression humaine, à savoir son caractère instrumental en contexte hiérarchique.

Chez les animaux en général, agressivité et agression sont inséparables. L'agressivité, en tant qu'état émotif interne activé par l'hypothalamus et par la circulation hormonale, précède et accompagne le déroulement des actes de violence, que ceux-

12. Ludwig von BERTALANFFY, *A Systems View of Man*, Paul A. LaViolette, éd., Boulder, Colorado, Westview Press, 1981, passim. Bertalanffy était d'ailleurs pleinement conscient des dangers inhérents au couplage de l'activité symbolique et de l'agression, ainsi qu'en témoigne le passage suivant: «the most pernicious phenomena of aggression, capable of transcending self-preservation and self-defense, are based upon a characteristic feature of man above the biological level, namely, his capability of creating symbolic universes in thought, language, and behavior...the specifically human danger is the coupling of aggressive instincts with constructs at the symbolic level» (op. cit., pp. 25, 27).

ci soient ou non ritualisés. La prédation constitue une exception notoire à cette règle et c'est pour cette raison précisément que certains auteurs préfèrent ne pas l'inclure dans le champ de l'agression. Mais l'être humain est quant à lui capable d'opérer systématiquement la distinction entre l'état interne et l'action. Si l'agressivité qu'il éprouve peut donc être retenue, contenue ou réorientée grâce à l'intervention de différents mécanismes de contrôle¹³, la violence de ses actes peut à l'inverse résulter d'états mentaux non agressifs. Le comportement d'agression devient alors purement instrumental, en ce sens que l'individu qui l'adopte n'y voit qu'un moyen approprié à une fin, et qu'il emploiera uniquement en vertu de son efficacité, sans le désirer pour lui-même.

On touche ici au cœur même du problème que pose à l'espèce humaine son comportement d'agression, et le tout se complique davantage dans la mesure où ce comportement se déroule éventuellement à l'intérieur de structures hiérarchiques dont il reflète les exigences. En pareil contexte (et ce fait apparaîtra évident en particulier dans la guerre), ceux qui se sentent menacés et ceux qui posent les actes violents ne sont pas nécessairement les mêmes individus. Alors que les premiers réagissent à la menace pesant sur leurs intérêts vitaux par l'agression des autres, en l'occurrence leurs subordonnés, les seconds posent des actes violents qui trouvent leur origine non pas dans l'agressivité intérieure, mais bien plutôt dans l'*obéissance*, dont les ressorts ont par ailleurs été mis en lumière dans les travaux de Milgram en particulier¹⁴. Le comportement de ceux qui exercent de fait la violence apparaîtra comme étant au service de leurs intérêts psychiques, mais indirectement, par la médiation hiérarchique, et il revêtra alors un caractère instrumental dans la mesure où la satisfaction des intérêts en jeu dépendra de l'obéissance qui le génère. C'est à partir de ce type spécifiquement humain de l'agression que s'expliquent pour une bonne part les crimes collectifs de notre époque, et en particulier l'extermination des Juifs d'Europe. Si l'on examine en effet les motivations de ceux qui ont exécuté l'opération, on se rend compte que le carriérisme (nourri d'obéissance) l'emportait de beaucoup sur une passion antisémite souvent liminaire, et dans certains cas quasi inexistante.

Spécifiquement humaine, l'agression instrumentale hiérarchique devient particulièrement meurtrière à partir du moment où elle « bénéficie » du concours de la technologie et de l'organisation bureaucratique contemporaines, qui font de la violence une entreprise habituellement efficace et bien gérée. En pareil contexte, elle a ceci de particulier que ses effets résidant dans la quantité de violence actuellement produite sont sans commune mesure avec la quantité d'agressivité initialement présente, ceux-ci étant considérablement amplifiés par la rationalité technologique et bureaucratique permettant la maximalisation de l'efficacité. Et la croissance continue de la disproportion entre les effets de l'agression et ses causes dans l'économie psychique représente une caractéristique de l'espèce humaine, qui n'a bien entendu son équivalent nulle part dans le règne animal.

13. Il n'est pas dans notre propos ici de nous étendre sur le rôle par ailleurs bénéfique de l'agressivité, au niveau de la motivation de nombreux comportements à la fois utiles et non violents.

14. Cf. Stanley MILGRAM, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1990.

V. LE FREINAGE DE L'AGRESSION HUMAINE

La complexité psychique individuelle et la richesse symbolique de la culture font quand même la grandeur de l'homme, ne l'oublions pas. Si elles ont été le lieu de la genèse des formes spécifiquement humaines de l'agression, elles ont rendu possible le développement de mécanismes de contrôle également spécifiques, qui s'ajouteront à ceux qu'on retrouve dans le monde animal en général, et qui tendront à compenser les effets pervers du comportement humain d'agression. Ce sont l'éducation morale et la politique.

Le calcul rationnel en termes de bénéfices et de coûts constitue un mécanisme de freinage en lui-même, qui doit être considéré comme distinct de la morale, parce qu'il implique que l'on retient l'agression non pas parce qu'elle serait immorale, mais simplement parce qu'elle n'est pas payante. La morale tend également à freiner l'agression, mais d'une autre manière. Elle dépend essentiellement d'une éducation tendant à favoriser l'intériorisation de valeurs transpersonnelles. Prenant appui sur les comportements sociaux dont est génétiquement capable l'espèce humaine, elle développe ceux-ci en les opposant aux tendances agressives, et en les faisant émerger dans la complexité des sentiments de respect et d'empathie.

L'éducation morale est à l'origine du fait que la plupart des hommes se comportent la plupart du temps d'une manière civilisée. Mais en dépit de son utilité évidente, elle n'est pas suffisante pour maintenir la paix à l'intérieur des sociétés humaines. D'une part, elle dépend de conditions psychologiques subjectives qui varient selon les individus, et elle est liée aux aléas d'une socialisation souvent imparfaite. D'autre part, le sentiment moral qu'elle développe peut être inhibé par les conditions objectives inhérentes à une situation donnée. Autrement dit, dans telle ou telle situation, le comportement d'agression peut être le seul moyen efficace de faire valoir un intérêt auquel on ne peut ou on ne veut renoncer, les scrupules ayant tendance à décroître en fonction de la valeur attachée à l'objet désiré.

C'est ici qu'entre en jeu la politique, en tant que mécanisme de contrôle. Elle présuppose bien sûr l'éducation morale, sans laquelle elle demeurerait impuissante, mais elle supplée aux insuffisances de celle-ci en opérant la régulation de la lutte des intérêts particuliers, en fonction de l'intérêt général. Sa volonté s'exprime dans le droit, qui représente la codification des termes de la paix qu'elle cherche à imposer aux acteurs sociaux. Et le moyen ultime sur lequel repose le droit, c'est la force. La politique, à l'intérieur des sociétés humaines, ne se contente pas de souhaiter ou de suggérer le renoncement à la violence: elle l'impose effectivement et efficacement. Elle contraint à la paix. La loi doit son efficacité pacifiante au fait que des sanctions réellement contraignantes accompagnent automatiquement sa transgression, fondant ainsi l'assurance qu'elle prévaudra de fait.

Il est important ici de bien noter que la force est le moyen *ultime* du droit, c'est-à-dire une garantie de dernier recours assurant l'observance de la loi, et non pas un moyen habituel du fonctionnement des sociétés. Dans la vie de tous les jours, la paix sociale repose sur les comportements sociaux de l'homme, mis en forme à partir de l'intériorisation des valeurs morales. La force n'est efficace que si elle s'applique à

une minorité: elle ne peut rien contre une majorité qui aurait décidé de désobéir systématiquement à la loi. Mais dans le contexte normal de son emploi, contre tous ceux qui pourraient être tentés de faire fi de la loi et de se comporter en «faucons» avec les «colombes», elle ajoute une garantie relativement efficace, en menaçant d'une manière crédible d'annuler les bénéfices d'une agression éventuelle, et de transformer ceux-ci en coûts.

C'est en cela précisément que réside le caractère essentiellement paradoxal de la régulation politique, qui prévient la violence par la menace de la violence. Ainsi que Hobbes l'a bien vu, la politique contraint à la non-violence en menaçant les violents de violence. Mais cette menace ne s'apparente plus à celle qui caractérise l'agression animale. Alors que la seconde crée nécessairement un dommage au «destinataire», en l'obligeant à se contenter d'un usage sub-optimal des ressources, la première entraîne au contraire un bénéfice pour l'ensemble des «destinataires», en leur permettant en fin de compte de satisfaire leurs intérêts vitaux. Mais ce qui est tragique par contre, dans tous les cas où cela se produit, c'est la résolution du paradoxe. Car si le premier des termes est fixe, la politique ne pouvant renoncer à sa force prédominante, celle-ci peut toutefois servir d'autres fins que le bien commun. Autrement dit, le pouvoir de l'État peut menacer de violence ceux qui s'opposent à la violence, dans le contexte d'une guerre intérieure ou extérieure dont le bien-fondé n'est pas évident, et devenir lui-même l'amplificateur d'une agression qu'il aurait normalement pour fonction d'inhiber.

La politique peut «dérailer» et se mettre au service des passions. Elle dispose alors de toute la force nécessaire pour mettre en œuvre sur une vaste échelle l'agression instrumentale hiérarchique, prenant appui sur l'agression passionnelle abstraite des individus, mais aussi et surtout sur les ambiguïtés de l'éducation morale, la valeur d'obéissance tendant à avoir la préséance sur les autres. Comment alors contrôler le contrôleur qui a perdu le sens même de la finalité du contrôle? Si la réponse à cette question n'est pas simple, une chose est sûre cependant: l'anti-despotisme éclairé passe par la vertu de désobéissance, et par les enseignements de saint Thomas d'Aquin qui ont été trop souvent oubliés par la modernité.